

Mon nom de jeune fille est Marie-Elise Weiler, et mon époux était un Leisen.

Quand êtes-vous née ?

Le 4 septembre 1929.

Où avez-vous grandi ?

Ici même, à Tarchamps.

Pouvez-vous brièvement présenter vos parents ?

Mes parents étaient fermiers. Mon père s'appelait Dominique Weiler, et ma mère Marguerite Delhez. Je suis fille unique. J'ai passé beaucoup de temps chez nos voisins qui avaient 6 enfants. La cadette avait 2 ans de plus que moi. Les autres avaient déjà quitté la maison et étaient placés dans des ménages. À l'époque, les gens partaient travailler à Bruxelles dès qu'ils étaient en âge de le faire. Avec autant de bouches à nourrir, les gens étaient pauvres.

Avez-vous souvenir des célébrations du centenaire de l'indépendance en 1939 ?

Oui, l'arbre de la liberté est toujours là. C'est l'arbre dans la cour de l'école qui est l'arbre de la liberté. Et j'en étais la marraine. Le parrain nous a déjà quittés, il était lui aussi originaire du village. Il y avait là une belle plaque de marbre, et en 1940, quand la guerre a éclaté, mon père – il était échevin – a retiré la plaque et l'a cachée durant toute la guerre. Lors de l'offensive von Rundstedt, elle a tout de même été détruite.

Comment les célébrations se sont-elles déroulées ?

Comme une fête de village. Les gens se sont rassemblés et ont fait la fête. C'était en 1939, puis la guerre a éclaté en 1940.

Quel âge aviez-vous lorsque la Wehrmacht allemande a envahi le Luxembourg ? Vous souvenez-vous personnellement de cette journée ?

Oui. J'avais 11 ans. Enfin, pas tout à fait. 10 ans et demi. Je m'en souviens encore très bien. J'étais en route vers l'épicerie avec la voisine de 2 ans de plus que moi, et lorsque nous avons atteint le bas du village, ils sont arrivés à bord d'un side-car. Nous nous sommes précipitées dans le magasin et avons dit à l'épicier que nous avons peur. Il a essayé de nous rassurer. Ensuite, ils sont arrivés sur des chevaux. Les chevaux défilaient les uns après les autres. À l'époque, ils n'avaient pas encore de chars d'assaut comme aujourd'hui. Les canons étaient encore tirés par des chevaux. Et les fermiers du village qui possédaient 2 ou 3 chevaux ne pouvaient en garder qu'un seul. Ils ont pris leurs chevaux aux fermiers.

Comment l'occupation allemande a-t-elle concrètement changé votre quotidien ?

Les gens avaient perdu leur liberté. Nous étions constamment sous pression, sous contrainte. Nous étions complètement soumis à leur volonté. Quiconque se rebellait se retrouvait sur une liste noire, et alors... Une famille de la localité a été déportée. Ils se sont retrouvés dans un camp de concentration.

Avez-vous constaté des changements à l'école ?

Oui. À l'école, nous devons faire le salut nazi chaque matin. Notre instituteur ne portait pas les Allemands dans son cœur, il venait de Troisvierges. Il était professeur et avait été muté d'office chez nous.

Qu'en était-il de l'approvisionnement alimentaire ?

Pour nous paysans, ce n'était pas un problème. Nous avions de la viande et du pain. Chaque mois, nous recevions des tickets de rationnement pour le sucre et les denrées que nous n'avions pas nous-mêmes. Ensuite, chaque mois, quelqu'un des services alimentaires de Wiltz venait au village et distribuait les tickets pour l'achat de sucre, d'huile et de vinaigre. Ils appelaient ça des « Bezugsscheine ».

Avez-vous entendu parler de résistance ou de collaboration dans votre quotidien pendant la guerre ?

Pas tellement. J'étais encore trop jeune pour ça. À 10-11 ans, on fait moins attention à ces choses que lorsqu'on en a 14 ou 15.

Vous m'avez raconté l'histoire d'un homme qui voulait se rendre chez son amie en Belgique.

Oui, ils l'ont abattu. Ils pensaient qu'il faisait de l'espionnage, ce qui était faux.

Pouvez-vous raconter à nouveau ce qui s'est passé exactement ?

L'homme se rendait toujours à Marvie – c'est juste avant Bastogne – et là, il y a un chemin qui traverse la forêt, et ils ont pensé qu'il faisait de l'espionnage et l'ont descendu. D'abord, il a dû creuser sa tombe, puis ils l'ont abattu et enterré là. Personne ne sait où exactement.

Vous m'avez également raconté qu'une personne avait été cachée dans le village. Pouvez-vous raconter cette histoire une fois de plus ?

Il y a eu plusieurs personnes. Quand la situation s'est envenimée, ils les ont emmenées en Belgique. Ici, nous nous trouvons juste à la frontière, à 1 km. Un homme se trouvait ici au village, et ils surveillaient les heures de service des gardes-frontière. Une fois ceux-ci hors de vue, ils se ruiaient vers la Belgique avec les jeunes. Ils n'avaient qu'un kilomètre à parcourir. Une fois arrivés de l'autre côté de la frontière, ils pouvaient aller où ils voulaient. Des gens les ont accueillis là-bas.

Comment avez-vous vécu la libération en septembre 1944 ? Vous souvenez-vous personnellement de ce jour ?

Oui. Les Américains étaient là. Les Allemands étaient tous partis. Nous avons traversé la forêt en direction de Marvie, vers le chalet, pour voir les Américains. Nous avons marché une heure, et avons ensuite eu plus d'Américains au village que nous en voulions.

Un souvenir vous revient-il en particulier par rapport au moment où les Américains sont arrivés ?

Tout le monde était heureux. Les Américains ont distribué du chewing-gum aux enfants. Personne ne savait ce que c'était. Ils criaient : « Hello baby ». Et puis on avait droit à un chewing-gum. Enfants, nous n'avions aucune idée de ce qu'était le chewing-gum. Ils avaient aussi du chocolat. Toute leur attention était portée sur les enfants. Ils passaient leur temps à distribuer du chocolat, du chewing-gum et des bonbons.

Comment les choses se sont-elles déroulées pour vous après la libération de septembre 1944 ?

Tout est rentré dans l'ordre. Les gens se sont remis à travailler, ils étaient libres. Ils n'agissaient plus sous la contrainte ou la pression.

C'est alors qu'a commencé la bataille des Ardennes. Où étiez-vous à ce moment-là ?

J'étais à l'internat à Bastogne. J'allais à l'internat à Bastogne parce que nous n'avions pas appris le français pendant la guerre. Je parlais français parce que ma mère était belge, mais je ne pouvais pas l'écrire. Et pendant la guerre, le français avait été banni des cours. C'était la première chose que les Allemands avaient imposée : pas de français. C'est pour cela que mes parents m'ont envoyée à l'internat à Bastogne, pour que j'apprenne à écrire le français.

Et c'est lorsque vous étiez à l'internat que l'offensive von Rundstedt a commencé ?

Oui, c'est à ce moment-là. Je ne pouvais plus rentrer à la maison. Les Allemands sont arrivés immédiatement. Je suis ensuite allée chez la sœur de ma mère, qui vivait à Bastogne. Je me trouvais donc à Bastogne pendant toute l'offensive von Rundstedt.

Où exactement à Bastogne, chez la sœur de votre mère ?

Oui, dans la cave. L'oncle avait fixé d'épais pieux et poutres au plafond pour soutenir la cave. Ils avaient mis les matelas dans la cave, et c'est là que nous dormions.

Pouvez-vous nous décrire un peu plus précisément votre vie dans cette cave ? Combien de temps y avez-vous passé, y aviez-vous vos habitudes, où mangiez-vous ?

Ils avaient une cuisine en sous-sol. En été, ils cuisinaient toujours au sous-sol, car il faisait trop chaud à l'étage. À côté, il y avait la cave. Ma cousine et moi allions au séminaire tous les jours. Il était situé route de Marche. Nous allions y chercher du pain et de la viande. Des vivres y étaient distribués chaque jour.

Perceviez-vous les bruits de la guerre au-dessus de vos têtes quand vous étiez cachés dans la cave ?

Oui, lorsque des coups de feu étaient tirés. Nous entendions les bombes tomber. Ça, c'est sûr. On pouvait entendre le bruit des obus qui fusaient.

Pouvez-vous nous décrire votre libération par les Américains à Bastogne en 1945 ?

Oui. Il faisait toujours mauvais temps et tout à coup, le ciel s'est éclairci. Il faisait beau. C'est alors que les Américains sont arrivés avec leurs avions et leurs parachutes. C'était beau à voir. On aurait dit que des confettis tombaient du ciel. Mon oncle montait toujours au grenier et regardait par la lucarne. De là, il voyait la petite chapelle sur la route qui menait de Bastogne à Arlon. Tout à coup, il est descendu pour nous dire que les Américains étaient à la chapelle. Bastogne était encerclée. Lorsque Patton est arrivé, les événements se sont vite enchaînés. On s'est assis et on a attendu que les premiers Américains traversent la ville avec leurs chars. Ils adoraient les enfants. Ils avaient du chewing-gum et du chocolat avec eux. Nous n'avions pas eu de chocolat pendant toute la guerre. Il était emballé dans des paquets scellés à la cire. Et il y avait aussi des paquets de viande en boîte. De quoi faire un petit repas. Je m'inquiétais pour mes parents, et mes parents s'inquiétaient pour moi. Je répétais toujours à mon oncle : « Cela se passe à Tarchamps. » Puis il disait que c'était plus loin. Il voulait m'ôter l'idée de l'esprit. Dès que Tarchamps a été libéré, mon père est venu à Bastogne à pied. Il était heureux de me voir, et c'était réciproque. Mon père nous a demandé de venir les voir le dimanche, et mon oncle, ma cousine et moi avons traversé les fourrés. Mais nous ne sommes pas retournés par les fourrés. Les corps sans vie de soldats y gisaient. C'était horrible. Ils étaient déjà tout noirs. Il nous a ensuite fait traverser Lutremange et Lutrebois par la route principale. Notre périple a duré certes une heure de plus, mais il ne voulait plus emprunter le même chemin avec nous.

Vous avez raconté que vous priiez beaucoup.

Oui, énormément. Ceux qui étaient ici durant l'offensive von Rundstedt étaient assis des journées durant sur les pommes de terre et priaient.

La foi a donc toujours joué un rôle important pendant la guerre ?

Oui, c'est certain. La foi nous a aidés à tenir le coup. Et certains se sont promis de partir en pèlerinage s'ils survivaient à tout cela.

Quels sont vos souvenirs de l'immédiat après-guerre ? Pouvez-vous nous décrire à quoi ressemblait votre village natal après la guerre ?

Tout était en ruines. Mes parents habitaient toujours dans la maison, mais de l'eau dégoulinait du dessus et sortait par la porte d'entrée. On était heureux d'être à nouveau libres. Les gens n'avaient plus rien, mais ils avaient retrouvé leur liberté. Des cabanes en bois ont été construites pour accueillir les personnes qui n'avaient plus rien. Chez nous, beaucoup de choses avaient été détruites, mais nous avons pu réparer le toit avec du carton bitumé. Ensuite, on a reconstruit. L'église était détruite. Une cabane en bois faisait office d'église et, à côté, une autre servait de presbytère.

Y avait-il aussi des familles qui vivaient dans des cabanes en bois ?

Oui, au bas du village, il y avait 3-4 familles, et ici en haut, les cabanes sont encore là, elles étaient en béton. L'homme s'en sert pour y élever du bétail. Il en a fait des étables.

Comment décririez-vous la solidarité qui régnait entre les gens pendant la reconstruction ?

C'était merveilleux. Tout le monde se serrait les coudes et s'aidait mutuellement. Certains avaient également pris la fuite. Ils sont revenus. Nous vivions ici au coin de la rue. Chaque jour, des personnes qui avaient fui dans le sud du pays revenaient.

Après la guerre, la grande-duchesse Charlotte a fait le tour des villages. Avez-vous souvenir de son passage ici à Tarchamps ?

Bien sûr, je m'en souviens très bien. Elle parlait avec les gens et les reconfortait. Elle leur promettait également de l'aide. Elle n'est pas venue directement après la guerre, puisqu'elle était en Amérique. Ils étaient en Angleterre et de là, ils sont partis en Amérique. Une fois de retour, elle est passée dans tous les villages pour apporter un peu de réconfort aux habitants et leur promettre de l'aide.

Cela a-t-il rassuré les gens à l'époque ?

Absolument. C'était réconfortant. Quand la grande-duchesse vous parle, c'est autre chose que lorsque n'importe qui d'autre s'adresse à vous.

Après la guerre, de nombreux engins explosifs traînaient encore dans les prairies et les forêts.

Oui, mais ils les ont enlevés plus tard. Beaucoup cherchaient les douilles. Elles étaient en cuivre. Ensuite, ils les revendaient. À l'époque, nous avons un ouvrier agricole qui passait tout son temps libre dans les bois à ramasser des douilles. Puis un brocanteur est venu et les a achetées.

Votre mari a aussi été enrôlé de force. Le sujet, c'est-à-dire votre histoire et sa propre histoire, a-t-il souvent été abordé par après ? Ou bien est-il longtemps resté tabou ?

Mon mari n'aimait pas en parler. Il détestait ça. Il a passé 2 ans en Russie. Il a participé à toute la retraite jusqu'à Berlin. Ah non, c'était Francfort-sur-l'Oder. De là, ils sont partis vers Berlin. Il y avait des Belges, dont l'un parlait anglais. Il pouvait communiquer avec les Américains. Les Américains ne

connaissaient pas le Luxembourg. Ils sont arrivés à Bruxelles, d'où ils ont pris un train pour rentrer chez eux.

Il vous a donc raconté son histoire, mais n'a jamais aimé en parler.

Il n'a plus voulu aborder le sujet par après.

Quelles pensées vous viennent à l'esprit lorsque vous repensez à la guerre aujourd'hui ?

Je n'aime pas y repenser. Ce n'était pas une période agréable.